

LES LIENS DU SANG

Jacques Maillot

Né le 12 avril 1962 à Besançon. Bachelier en 1980, il envisage de devenir journaliste, et, dans cette perspective, intègre l'IEP de Lyon, dont il ressort diplômé, dans la section communication. Il monte alors à Paris et, après avoir échoué au concours d'entrée du CFJ, s'inscrit en fac d'histoire tout en travaillant comme maquettiste.

Employé à la Cinémathèque en tant qu'objecteur de conscience, il ne tarde pas à écrire plusieurs scénarios de courts et longs métrages.

En 1991, il réalise son premier court,

Des Fleurs coupées,

présenté à Clermont-Ferrand.

Jacques Maillot se fait remarquer grâce à deux moyens métrages

75 Centilitres de prière (Prix Jean Vigo 1994) et ***Corps inflammables*** (vu sur la Croisette en 1995), dans lesquels il décrit

avec délicatesse les liens complexes unissant une demi-douzaine de personnages, entre amitié, rancœurs et désirs inavoués.

Il se lance ensuite dans l'écriture d'un premier long métrage, qui se situe dans la continuité de ses œuvres antérieures. Film-fléuve et choral qui brasse de nombreux thèmes de société (les sans-papiers, l'homosexualité...), interprété par de jeunes acteurs prometteurs (Sami Bouajila, Camille Japy).

Nos Vies heureuses est l'un des films français de la compétition cannoise en 1999.

Après une série de projets avortés et de travaux destinés au petit écran (la réalisation de ***Froid comme l'été***, l'écriture des ***Prédateurs***), il signe en 2008 son deuxième long métrage,

Les Liens du sang.

2007 (sortie France : 6 février 2008) - France - couleur - 1h46

film de **Jacques Maillot**

scénario : **Jacques Maillot, Pierre Chosson et Eric Veniard**, d'après le livre *Deux frères, flic et truand* de **Michel & Bruno Papet** (1999)

image : **Luc Pages** - montage : **Andrea Sedlackova** - première assistante réalisatrice : **Alexandra Denni** - effets visuels : **Benjamin**

Ageorges - décors : **Mathieu Menut** - costumes : **Bethsabée Dreyfus** - musique : **Stéphane Oliva** - son : **Frédéric de Ravignan** - production : **LGM Productions** - producteurs : **Jean-Baptiste Dupont et Cyril Colbeau-Justin** - distributeur : **StudioCanal**.

avec : **Guillaume Canet** (François), **François Cluzet** (Gabriel), **Clotilde Hesme** (Corinne), **Marie Denardaud** (Nathalie), **Hélène Foubert** (Colette), **Eric Bonicatto** (Paulo), **Olivier Perrier** (Henri), **Carole Franck** (Monique), **Luc Thuillier** (le commissaire Blanqui), **Marie Gili-Pierre** (Maryvonne), **Fred Ulysse** (Louison), **Nadia Fossier** (Jacqueline), **Pierre Pellet** (Charles), **Cyril Couton** (Fernand Lazeau), **Marc Bodnard** (Gérard), **Thierry Levaret** (Martial), **Mehdi Nebbou** (José), **Alain Beigel**, **Laurent Soffiati**.

ENTRETIEN AVEC JACQUES MAILLOT

Vous avez l'air d'aimer les destins croisés - c'était déjà le cas dans *Nos Vies heureuses* - et la fraternité aussi. Ce sont des thèmes qui vous sont chers ?

Jacques Maillot - Ce ne sont pas des thèmes que je porte en moi depuis toujours. Par contre, la façon dont on devient ce que l'on est me fascine. Dans le cas présent, en partant d'une même base familiale, un des frères devient truand et l'autre flic. C'est un paradoxe qui parle à tout le monde. Il y a aussi le côté polar, que j'ai toujours aimé en littérature comme au cinéma. Si j'avais imaginé totalement un scénario sur ce thème, j'aurais spontanément choisi que l'aîné soit le flic. La réalité a voulu autre chose ! Après, il y a tout un travail de fabrication. Une des choses que l'on cherche quand on fait des films, c'est la complexité, car la vie est d'emblée complexe, traversée par des choses profondes et fortes que la fiction met aussi en œuvre. Un point de vue unique me paraît parfois un peu pauvre et les destins croisés peuvent servir à éclairer les choses de plusieurs points de vue. Je vais spontanément dans cette direction, sans que cela soit conscient ou voulu.

On se rend compte que les milieux de la police et des truands sont en fait assez proches.

Dans le livre (*Deux frères, flic et truand* de Michel & Bruno Papet) déjà, sentir deux personnes à ce point différentes et à ce point proches était fascinant. Il existe des différences assez importantes entre les deux personnages mais, comme des ennemis qui finissent par se ressembler, l'univers de chacun des deux frères est assez perméable. Quand on parle avec Bruno, le flic, on sent combien sa vie a été déterminée par celle de son frère aîné. Il a très vite vu son frère arrêté et a défini ce rapport à la loi, à la moralité, une certaine manière de se confronter à son frère par personne interposée. Ils sont également différents l'un de l'autre - et je pense que cela se sent aussi dans le film - par leurs rapports psychologiques d'aîné à cadet. Le cadet, pour avoir l'exemple de son frère aîné, évite un certain nombre de pièges. D'emblée, cela fait partie de l'intérêt que j'avais à écrire ce scénario. Quand on les rencontre, on sent que leur rapport, même plein d'affection, est très complexe. En fait, cette relation à laquelle ils tiennent beaucoup est assez fragile et, quand ils sont ensemble, ils sont très précautionneux l'un envers l'autre. Pour obtenir une parole un peu libre, il fallait donc les voir séparément. J'ai dû les interviewer chacun une dizaine d'heures.

Vous ont-ils raconté des événements communs de façon diamétralement opposée ?

Le flic a beaucoup plus de recul, il a beaucoup réfléchi. L'aîné est plutôt dans l'action. Les années de prison lui ont laissé le temps de faire tout un travail, le cadet a dû, lui, réfléchir très tôt. Ils sont aujourd'hui apaisés. De toute façon, je n'aurais pas fait un film sur l'un des deux seulement. C'est ensemble qu'ils forment qui est intéressant. Leur tandem interdit un peu les jugements et casse les clichés. Chacun a eu en lui l'élan de sauver l'autre, même à ses propres dépens.

Contrairement à ce qui se passe dans la plupart des films de gangsters, les femmes sont très présentes.

Dans leur livre, les frères sont très pudiques sur leur vie personnelle à cause des gens impliqués, mais lors de leurs interviews, ils m'ont livré certains éléments. Bruno est réellement tombé amoureux de la femme d'un truand ; une petite caissière est effectivement tombée amoureuse de Gabriel ; il y a aussi sa femme ex-prostituée à qui il propose de devenir maquerelle... Tout cela est vrai. De l'eau a coulé sous les ponts depuis la publication du bouquin et je pense qu'ils sont maintenant un peu plus libres par rapport à cela. L'importance des femmes, que l'on percevait en filigrane dans le livre, m'intéressait. Un truand, maquereau et tueur - deux spécialités vraiment pas sympathiques - était passionnant parce qu'il n'y en a pas beaucoup dans le cinéma. Le rapport du personnage de François aux femmes, l'histoire de leur mère étaient intéressants aussi. C'était présent d'emblée dans mon projet.

Flic et voyou, on connaît le tandem souvent croisé sur la route du cinéma noir. Mais cette fois le duo renouvelle le traditionnel polar en passant de l'allure névrotique, rageuse ou enthousiaste du truand François Cluzet, au visage calme et à l'attitude posée du policier Guillaume Canet. Tout le film va et vient dans le paradoxe de ces frères de sang que tout sépare et que l'essentiel réunit dans le courant des années 1970. Époque où on payait en francs, où on pouvait fumer dans les cafés et où le mardi soir on regardait les *Dossiers de l'écran* à la télé. C'est dans cette nostalgie à la fois proche et déjà lointaine que l'histoire se déroule, prenante et juste, passant d'une saynète réaliste à des personnages secondaires rapidement dessinés. La violence est bien là, mais comme un bruit de fond qui va accompagner et faire trébucher François ou Gabriel, le flic piégé par un amour risqué et le voyou qui voudrait construire un couple. Deux êtres de chair et de sang victimes de la fatalité, loin des stéréotypes confondus dans les habituels aléas du film d'action. C'est là où ce drame noir confine à la tragédie bouleversante tout en restant un suspense prenant. Car pour une fois, on est pris puis captivé par un authentique récit qui passe avec réalisme d'un hold-up à une scène de famille, d'un copain qui bricole à une agression. On est bien dans la vie, simple, rude, douloureuse ou joyeuse avec ses havres de paix, ses parenthèses de sentiment ou ses flots d'emportement. Tellement que l'on se laisse vite convaincre par le chien fou Cluzet et le saint-bernard Canet. Deux hommes et deux destins qui finalement ne font qu'un récit cohérent, palpitant, émouvant d'une vérité et d'une densité assez rares dans le cinéma français.

Dominique Borde - Le Figaro

C'est aussi un film d'époque. Comment avez-vous traité cet aspect ?

Le tournage a duré cinquante-trois jours. Le film se situe dans les années soixante-dix, c'est donc effectivement un film d'époque - mon premier. Une époque proche mais quand même très différente de la nôtre, à la charnière entre deux mondes. Ce n'est plus l'euphorie du début des années soixante-dix où on croyait encore que tout pouvait changer, mais on n'est pas encore dans les années quatre-vingt avec leur côté toc. Une espèce de zone grise qui correspond à la période d'activité des frères dans la réalité. La drogue n'avait pas encore pris l'ampleur qu'elle a aujourd'hui. Le milieu était encore régi par des lois, des «codes d'honneur» et des principes hérités de la guerre. Nous voulions être vrais, sans «vendre» le côté soixante-dix, par les décors par exemple. Nous avons visionné des films de cette époque pour nous remettre dans l'ambiance. Nous avons tout fait pour éviter la caricature de ces années. À l'écran, elles devaient être réalistes pour ceux qui les avaient connues. J'en suis assez content parce que, chaque fois qu'on tournait, les gens reconnaissaient tel détail ou tel objet du décor, une sorte de madeleine de Proust qui leur rappelait des souvenirs oubliés.

Comment se déroulait le jeu entre Guillaume et François ?

Pour des raisons d'emploi du temps, nous avons d'abord beaucoup tourné avec François. Les scènes avec eux deux sont venues ensuite. Ces deux comédiens sont très matures. François a un grand sens de la dramaturgie, il décortique vraiment le scénario. Il fait un travail formidable pour pouvoir être ouvert et disponible dans les scènes. Guillaume, même s'il est plus jeune, a beaucoup de bouteille, une grande intelligence. Lui aussi fait un important travail en amont. Il n'est pas verrouillé. Le mélange des deux est formidable. À chaque fois que je revois la scène où ils jouent de la guitare, où Gabriel demande à François pourquoi il n'est jamais venu le voir en prison, je suis particulièrement ému. Elle est révélatrice de leurs rapports. Il y en a beaucoup d'autres où je les trouve fabuleux. Ce qu'il y a d'agréable dans le fait de connaître la matière du sujet, ce n'est pas tellement d'être capable d'anticiper mais plutôt de pouvoir accueillir toutes les éventualités. Guillaume et François m'ont surpris à plusieurs reprises. Je ne m'attendais pas à ce que le personnage du cadet soit aussi angoissé. En tournant avec Guillaume au début, j'avais envie de le serrer dans mes bras parce qu'il dégagait un malaise que j'ai d'abord cru venir de lui. Mais non, il était simplement à fond dans le film et le jouait vraiment bien. François Cluzet m'a cueilli plusieurs fois car il avait parfaitement intégré l'aspect totalement imprévisible du personnage qui peut, d'un instant à l'autre, être hyper colérique ou beaucoup plus calme. Cette volatilité était vraiment formidable. Tout comme il était formidable de le voir jouer la scène de la bague avec Marie Denarnaud. Il y est fragile, comme en danger, alors que dans le film il vient d'abattre des gens froidement. Si je réalise des films, c'est précisément pour être baladé de cette façon. Laisser les comédiens faire des propositions est intéressant parce qu'ils vont toujours plus loin que ce qu'on imaginerait. Un réalisateur est contraint d'imaginer la globalité du film, sans avoir le temps d'aller à fond sur chaque personnage comme peut le faire le comédien. Même si le scénario est une base commune, comédiens et réalisateur, de par leurs personnalités et leurs fonctions, n'envisagent pas forcément le personnage de la même façon. Cette collaboration doit vraiment être valorisée et le réalisateur ne doit pas avoir peur de se laisser dépasser. Après, il y a des conjonctions rigolotes entre réalité et fiction. Pour le personnage de François Cluzet, le look était un enjeu fort. Nous en avons beaucoup discuté et, avec la collaboration du chef coiffeur, Gérald Portenart, il a décidé de sa moustache et de ses cheveux longs. Par la suite, sur le tournage, Michel Papet nous a montré une photo de lui sortant du quartier de haute sécurité, avec ces mêmes cheveux longs et cette même moustache ! Nous allions donc dans le bon sens, alors qu'il était clair pour nous que nous ne devions pas rechercher une ressemblance !

Dossier de presse (extraits)

Le cinéma français a toujours une certaine propension à fonctionner par induction, par contagion. Une bonne idée n'arrive jamais seule. Ainsi, à l'heure où les producteurs célèbrent (tout autant qu'ils orchestrent) le «retour du polar», la tendance s'oriente désormais vers les années 1970-80. Après *Le Dernier Gang* d'Ariel Zeitoun, et en attendant la saga de Jean-François Richet consacrée à Mesrine, voici *Les Liens du sang*, adapté des souvenirs de Michel et Bruno Papet, *Deux frères, flic et truand*. Tout est dans le titre. Soit donc un truand (François Cluzet, dont la prestation est savoureuse et inattendue) et son jeune frère flic (Guillaume Canet, plus contenu et plus convenu) dans le Lyon de la fin des années 1970. Immanquablement, ces liens familiaux font penser au récent *La Nuit nous appartient*. Pourtant, les deux films ont peu de points communs. Autant James Gray tirait de ce point de départ commun un drame antique et flamboyant, autant Jacques Maillot fait le choix de la sobriété et du réalisme, par un sens pointu de l'anecdote. Tout son film respire le vécu : reconstitution fidèle au grain de pellicule près, détails de vie plus vrais que nature et, surtout, description clinique et intense des «liens du sang». Maillot se joue des contrastes, et use d'un montage serré tout en concluant les scènes par de lents fondus. Il retient l'émotion, tout en laissant exploser une violence froide. Et le rapprochement entre les deux frères, au travers de leurs trajectoires parallèles, souligne ce qu'ils ont d'irréconciliable. Dans sa forme même, le film relève de l'affrontement. Au final, Maillot livre une œuvre élégante et maîtrisée.

C. L. - Fiches du Cinéma

Tout est estampillé années 70, jusqu'au plus petit poil de moustache de François Cluzet. Les auteurs, les techniciens, les comédiens se sont donné un mal de chien (un rien trop, par moments...) pour être inattaquables, question reconstitution. Donc, des teintes orange et marronasse des appartements aux blousons de cuir et cheveux dans le cou des mecs, qu'ils soient flics ou voyous, tout fait vrai. Vraie, aussi (excepté le dénouement curieusement surdramatisé), l'histoire que Michel et Bruno Papet ont racontée dans leur livre, *Deux Frères, flic et truand*. Comme dans ces grands polars où la fatalité est toujours en embuscade (*La nuit nous appartient*, de James Gray, récemment), ils se sont retrouvés à Lyon chacun d'un côté de la loi. L'un la bravant - par bravade, précisément, mais aussi par incapacité de se réinsérer. L'autre l'appliquant de façon stricte, comme pour justifier sa propre existence vis-à-vis de ce frère encombrant. Cette rivalité est joliment soulignée, dans le film, par l'interprétation des deux acteurs : François Cluzet, toujours à deux doigts d'en faire trop, et Guillaume Canet, se forçant, lui, à gammer au maximum tous ses effets. Le réalisateur, lui, s'est visiblement placé sous le parrainage de Jacques Becker. Élégance sèche de la mise en scène qui fait naître une France populaire, stylisée, extrêmement juste. Seconds rôles attachants (Clotilde Hesme, Marie Denarnaud). Et gangsters au langage fleuri, cherchant romantiquement à ouvrir une buvette où l'on pourrait guincher, comme dans *Casque d'or*. Bref, entre nostalgie attendrie et réalisme quasi documentaire, le film maintient un équilibre fragile, mais séduisant.

Pierre Murat - Télérama - février 2008